

ROGER TOULOUSE ou l'espace délivré

par *Pierre Garnier (Editions Les Amis de Rochefort - 1956)*

Extraits

[...] Certains peintres de la jeune génération ont déjà posé les premiers fondements de l'art qui s'élèvera dans une future humanité stable et équilibrée, où le peintre, le poète et le musicien auront retrouvé leur mission véritable, qui est non seulement de recréer l'homme, mais aussi de créer l'humain. **C'est parmi ces peintres jeunes, qui déjà ont su affirmer leur personnalité et faire de leur œuvre une réalité, qu'il faut situer Roger Toulouse.**

L'art est un jeûne

Toulouse, a vingt ans, voyait ses tableaux achetés par les musées américains. Toulouse a aujourd'hui trente sept-ans ; depuis dix-sept ans, il travaille à son œuvre présente, traçant une foule de dessins et d'esquisses, peignant une multitude de toiles expérimentales qu'il brûle ; depuis dix-sept ans il cherche, il conquiert sa personnalité, il exprime son univers et il l'explique. Les œuvres qu'il a gardées marquent la fin de la gratuité de l'art et par là de sa fragilité ; rigoureusement et implacablement construites, elles réintroduisent dans la peinture d'aujourd'hui l'humaine substance qui lui est indispensable.

Je suis allé dans l'atelier de Roger Toulouse. Deux hautes fenêtres donnent sur le jardin ; vers le fond coule la Loire. Toulouse habite Orléans et s'y plaît ; il ne dédaigne pas Paris, mais ne le trouve pas indispensable. Il préfère demeurer dans le cœur de notre pays : le fleuve y est large et sableux, le val baigne dans une lumière douce, et chaque village possède une riche mémoire. C'est presque toujours dans son centre que se concrétisent les justes dons d'une nation ; ainsi de la Touraine ou de l'Orléanais, ainsi de la Toscane, ainsi de la Thuringe. La lumière de Loire est franche et native ; elle vient de très loin et de l'esprit : Orléans, Beaugency, Vendôme, le Val, Sully et Saint-Benoît.

C'est à Saint-Benoît que Max Jacob vécut ses dernières années, près de cette basilique romane qui pense, près de ce vieux village de pêcheurs de Loire, où l'on accède à travers les prairies et dont les maisons basses viennent se mêler au sable du fleuve comme des jouets d'enfant. Max Jacob marqua de son signe poétique la jeunesse de Toulouse. C'est Lui qui le découvrit : un jour de 1936, le poète, allant attendre l'autobus qui devait le ramener à Saint-Benoît, vit dans la façade d'une librairie d'Orléans, quelques peintures, qu'un inconnu, adolescent à peine, y avait exposées : frappé par cette découverte, Max Jacob se fit présenter le jeune peintre : ainsi naquit une amitié qui devait se poursuivre après sa mort. Toulouse conserve le souvenir de son ami et veille sur sa mémoire.

Voici le *Portrait de Max* qu'il peignit en 1942 : les yeux intenses interrogent l'homme, ou Dieu, ou peut-être le destin ; les traits tirés, la peau tannée, le vaste front, les lèvres minces et amères donnent à ce visage de saint une force et un feu qui vous brûlent comme un remords infini, celui de la Vérité, que nous avons si souvent et si lâchement abandonnée. Voici des dessins et des gouaches de Max Jacob : le trait est sûr et porte en lui toute une morale ; voici Roger Toulouse qui nous parle de son ami et qui sait remarquablement le faire revivre à nos yeux, qui ne l'ont pas connu.

Max Jacob-la-Poésie, René Guy Cadou-la-Poésie, c'est sur ce fond de poèmes que se détache Roger Toulouse. Avec Max Jacob, ce groupe de jeunes poètes qui se réunissaient à Rochefort-sur-Loire, chez Jean Bouhier, fit lever le vent poétique autour du peintre. Ce fut plus une agréable et profonde amitié qu'un échange de façons et de recettes. Chacun,

à la chaleur de l'autre, développait sa personnalité. Pourtant, il y avait cette idée commune à Rousselot, Bérumont, Bouhier, Manoll, René Guy Cadou et plus tard à d'autres, de rendre à la poésie son pouvoir total, de la sortir des villes et de l'inconscient, d'en faire un être de plein-air ; c'est cette idée que Toulouse érigea en pensée sensible : pour rendre à la peinture toute sa vitalité, il ne fallait pas la dresser contre la vie ; [...] il fallait au contraire en faire [...] ressortir l'immense domaine humain.

Trop conscient de sa mission pour se jeter dans le chaos de la vie parisienne et dans le feu de ses quotidiennes célébrités, Toulouse se mit au travail, avec patience, avec conscience, avec foi, renouvelant ce que furent, malgré leur richesses, les vies rigides d'un Dürer ou d'un Vermeer. Non seulement il conquiert sa personnalité, mais il l'augmente par des recherches constantes sur les couleurs, sur leur travail au cours des ans, sur leurs métamorphoses chimiques. Le tableau ne fut plus pour lui la courte inspiration journalière que cette sorte « d'écriture automatique » des couleurs exigeait du peintre : il redevint le fruit d'une longue méditation et d'une assimilation lente ; les esquisses succèdent aux esquisses, les impressions font suite aux impressions, les expressions aux expressions jusqu'à ce que l'œuvre soit prête à « tomber » comme un fruit mûr.

C'est alors seulement que Toulouse se met au travail : il trace les contours de ce qui s'est organisé en lui et patiemment, sans rudesse, sans se forcer, il le juge, le soupèse, crée la technique qui conduira au tableau... à ce tableau et non à un autre. Il burine, il déplace trait après trait, ligne après ligne, distance après distance ; il cesse, il regarde de loin, puis de très près ; puis il ne regarde plus : il pense, il voit en lui, il ferme les yeux ; il entend quelque monde qu'il s'est déjà créé, celui de Dante, celui de l'eau, celui des montagnes, celui du cheval vivant ou mourant ; il s'abîme en soi jusqu'à ce que ce bruit, cette couleur, cette ligne soient distincts, jusqu'à ce qu'il les perçoive clairement. Alors, il revient vers la toile ou vers le papier, comme de très loin, et d'une main sûre, il trace le trait déjà définitif, la ligne équilibrée et juste qui renouvelle chaque fois le miracle de l'arc roman, ou de la pyramide, ou de la façade gothique, car elle pense.

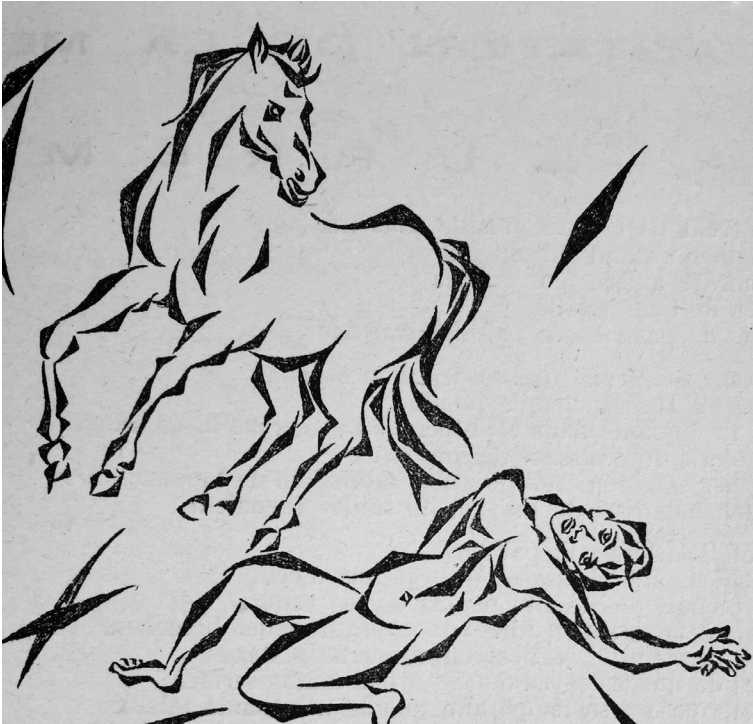
Cette ligne pense à l'intérieur d'un dessin qui lui aussi pense ; c'est une rose de pensée et comme une rose, elle est totale, elle est rigoureuse, elle est belle et protectrice ; ordre remarquable qui déjà contient des éléments d'envoûtement et de désordre, qui libère des vagues et des ailes, équilibre parfait qui déjà favorise l'esprit et produit des parfums, de l'opium, de la clarté. « *L'art est un jeûne* » dit Toulouse, et il va à la communion pour cet art comme d'autres y vont au cours de la messe ; c'est son extase nécessaire de chaque jour ; il y marche, il y descend ou il y monte, comme on voudra : c'est un rude agenouillement en soi, pendant lequel le monde ambiant ne lui donne rien que la chaleur nécessaire ; pendant cette heure, le peintre se rassemble, il ne laisse de côté ni la pensée, ni la raison, ni l'esprit ni le cœur ; il se possède et se dépossède totalement ; c'est là son labeur épuisant, sa prière qui ne va pas à Dieu, mais à lui-même avant d'aller à l'homme. De cette extase, il sort épuisé, bizarrement heureux [...] ; sur sa toile, il a peint le monde réel. [...] Il a voulu et il a réussi à refaire de l'art la substance même de la vie.

Certes, ceux qui délicatement et du bout des lèvres touchent à l'art, n'y trouveront pas leur compte ou seront horrifiés devant ces œuvres qui ne se contentent pas d'être une surface couverte de couleurs, mais veulent donner une pensée et presque une règle. Il s'étonneront qu'aujourd'hui il faille être sérieux, et que le peintre, comme le poète, doive s'exposer en entier ou périr en entier ; vraiment, ils ne savent que faire, si nous leur enlevons leur jouet et leur snobisme, si nous leur disons : « *Aujourd'hui, il ne s'agit plus de supprimer virgules et majuscules, ni de réduire toute choses en cônes et en cylindres ; il s'agit d'assembler et d'ordonner ; il s'agit de créer une œuvre réelle !* » Créer une œuvre réelle, c'est à quoi Roger Toulouse travaille depuis ses vingt ans.

Je regarde son atelier ; les murs sont nus et clairs ; entre les deux fenêtres, des étagères supportent de nombreux livres ; plus loin une table de travail et dans le coin, éclairé par

la lumière chaude de l'Orléanais, un chevalet soutenant un tableau, que je pourrais, si je voulais le désigner, nommer « La Croix et les Roses » ; la croix est couchée, en fuite vers un horizon hypothétique qu'elle dépasse : c'est le bois coupé et calme, vide de vie mais comble de forme ; un simple morceau de pain, symbole de labeur et de communion, retient cette croix de basculer dans l'infini, et à son centre, au croisement juste des bras et du tronc, voici des roses jaillies en ce Lieu, d'où s'écarta la tête du Christ à peine mort ; ces roses créées, nul ne les a vues que là sur cette toile où elles sont magnifiquement présentes : elles figurent l'échappée extrême, celle au-delà de laquelle aucun esprit ne peut aller sans mourir. Et vraiment, autour de cette composition d'une simplicité bouleversante et toute symbolique, il n'y a plus rien ; elle suffit au monde et le monde lui suffit ; elle exprime tout ; elle explique tout ; elle est totale dans sa très grande humilité : la vie jaillissante, la mort, la grâce du labeur, l'équilibre qu'il apporte et la communion qu'il crée.

Pour arriver à ce stade de développement où la simplicité n'est que substance, Toulouse a refait le long chemin des hommes ; il a réexprimé depuis ses origines la marche de l'Esprit, ou plutôt son enrichissement, et il n'est pas vain à son propos d'évoquer Lascaux, tout le Moyen Âge, et la Renaissance en ce qu'elle a de superbement conscient.



Grand animalier, Toulouse l'est au sens où le furent les hommes de Lascaux. [...] Dans le puits de Lascaux est peinte une scène qui n'a jamais été interprétée avec certitude : un bison éventré par quelque sagaie, mais resté debout, a renversé l'un de ses assaillants ; celui-ci tombe à la renverse, raide déjà de mort. Gardons-nous d'expliquer, nous n'exprimerions qu'hypothèses. Il est curieux et troublant cependant de constater que ce thème est celui d'un dessin de Toulouse d'une force exceptionnelle, « L'homme et le cheval » (ou « *Le Cavalier désarçonné* » - 1954) : la bête frémissante se dresse de toute sa force naturelle et l'homme nu s'enfonce à la renverse dans l'absence. Cette rencontre de thème est peut-être simple coïncidence ; je préfère y voir une continuité de l'esprit : le premier échec de l'apprenti-sorcier. [...]

« **L'Art est un jeûne** », nous a-t-il répété. Pas un de ses dessins, pas une de ses peintures qui n'unissent l'homme et l'univers des origines à nos jours. S'il était théoricien, Toulouse aimerait à écrire à un jeune artiste : « *N'oublie rien ; ton œuvre pour vivre doit être entière. N'oublie ni les membres, ni le cœur, ni le sang, ni l'esprit, ni le regard, ni la bouche ; n'oublie ni la pensée, ni la raison, ni l'instinct ; n'oublie pas que forme et contenu sont identiques et qu'ils sont en vérité deux mots qui expriment la même chose ; nul ne peut les séparer...* » Toulouse s'est souvent répété cela. De là, la solidité de ses dessins, de là aussi, l'ampleur de sa peinture : l'art retrouve chez Toulouse sa seconde mission ; il redevient une explication : il ne se sépare pas du monde : il l'interprète.

Toulouse s'appuie sur quelques grands thèmes qui font respirer la vie : la mer, la terre, le minéral, l'arbre, le cheval, la barque, le reptile, l'homme, la femme, et de grands hommes qui, dans leur domaine, ressemblent à la tempête ou au soleil : *Dante* par exemple, ou *Savonarole*, ou *Beethoven*. Toulouse recrée un mythe qui nous aide à prendre conscience d'une Réalité. [...] Ainsi dans le dessin *Femme au poisson*, Toulouse reprend, inconsciemment peut-être le mythe de *Vénus née de l'eau*, mais par la barque, par les maisons des pêcheurs, par cette femme qui tient le poisson en ses mains, il indique que ce mythe est valable aujourd'hui.

D'aujourd'hui aussi, et d'une angoisse toute moderne, ce marin, qui au bout de toutes ses conquêtes, après avoir puisé à plein filets, découvre soudain le vide. Peinture mythique, peinture tragique, aussi peinture du calme de la sérénité, de la joie.

Voici des moissonneurs reposants et las, voici cet homme qui récolte des fruits et se confond presque avec l'arbre, voici des roses, voici le visage si pur et si équilibré dans ses grands soucis de poète de René Guy Cadou. Voici la nature dans toute son ignorance, la bête dans sa naïveté superbe d'ignorer la mort, voici l'oiseau qui n'existe pas, mais qui est. Chaque sujet prend, par l'esprit de Toulouse, une puissance accrue, une personnalité de type qui d'elle-même s'impose : c'est simplement que le peintre ne transcrit pas la nature telle qu'elle est, mais qu'il la rend existante pour l'esprit humain ; [...] la peinture de Toulouse est terriblement présente parce qu'elle appartient à la condition humaine et non à l'actualité.

L'intensité de l'univers de Roger Toulouse a d'ailleurs une seconde origine : il est situé ; l'œuvre s'étend à l'infini dans le temps et dans l'espace ; elle est ainsi soutenue ; ce marin, dont nous parlions, est définitivement situé par la mer originelle et par les poissons métalliques qui pendent à son cou. Il en est de même de la vie au centre de la mort, car la Mort est ce sol sur lequel nous marchons et d'où jaillissent les récoltes ; elle est cet arbre ; [...] elle est ce ciel qui n'est bleu que pour les vivants ; mais [...] elle va plus loin encore ; elle pénètre le monde vivant, elle est installée chez le reptile au sang froid, chez le crapaud, chez le poisson, chez l'insecte, chez tous ces animaux qui ne chauffent que par le soleil, lui-même astre brûlant et mort. De là cette atmosphère de tragédie où baignent les œuvres de Toulouse, de là cette ignorance d'abord du Bonheur.

C'est cet univers terrible et sans joie qui forme le fond de la peinture de Toulouse. C'est de Lui, c'est de cette Mort, qui n'est plus ni horrifiante, ni souillée, que se libère l'homme, et il y parvient en partie : il parvient à exister pleinement, à être heureux, à créer le Bonheur. Rien n'est plus beau que de voir jaillir, tel un hymne à la joie, ces roses de l'esprit de cette croix morte. Rien n'est plus émouvant que cette conquête perpétuelle de l'Amour et de la Pensée : Toulouse l'exprime mieux qu'aucun autre.

Sur ces deux thèmes, la Mort et la Vie tendue vers le Bonheur, sur cette scène, toute une action se développe, aux personnages héroïques et hallucinants, parce qu'ils sont essentiels, parce qu'ils ne sont pas corrompus par les fadaïses de la vie moderne et de la médiocrité ambiante qui lime rigoureusement les âmes et les patinent savamment. Toulouse voit : il n'hésite pas à se situer, et à nous situer en peine chaleur ou en plein froid, en pleine nuit ou en

plein jour : ce refus du compromis et de la petite monnaie quotidienne, ce jeûne, font de son œuvre une réalité dense, qui renouvelle et approfondit singulièrement une peinture moderne restée, jusqu'alors, un art sans profondeur d'invention et d'expression plus que de création.

Où est le peintre de l'incontrôlable ?

[...] Toulouse n'accepte pas de se séparer du monde ambiant, il admet le contrôle des hommes, mais il refuse d'abaisser son art à être une image superficielle du quotidien spectacle : il désire avant tout et profondément être réaliste.

[...] Le réalisme et la reproduction ne se confondent pas. La reproduction n'est au mieux qu'un labeur d'artisan ; la technique de l'artiste est plus complexe : elle doit être adaptée, métamorphosée pour chaque œuvre : car le réalisme consiste avant tout à faire de chaque œuvre une réalité.

C'est d'abord le dessin qui permet de juger la technique, l'authenticité, la réalité. [...] La ligne du dessin de Toulouse n'est pas mélodique mais symphonique ; il procède par trait qui ont chacun leur individualité, leur hauteur, leur valeur propre ; ces traits s'élargissent en leur milieu, se métamorphosent en losanges, en flammes courtes et fortes ; Toulouse atteint ainsi du même coup à la pureté et au mouvement, à la finesse et à la force, à la nuance sensible et à l'affirmation. Cette suite de lignes tronquées et fuselées [...] est le bien propre de Toulouse qui seul procède ainsi ; elle confère à son dessin une Vie flamboyante d'une troublante intensité.

Nul avant Toulouse n'avait su donner au dessin ce sens de profondeur et ce frémissement [...] Ce style est le fruit d'un long labeur, mais il est aussi le résultat d'une patiente étude et d'une incessante dévotion aux hommes et aux grands artistes. [...] Toulouse n'a rien rompu ni rien rejeté a priori ; il a « fait ses humanités », il connaît ses classiques ; [...] il s'appuie sur cette vaste culture qu'il a su se donner. [...] Fort de cette expérience, il a mis au point son propre « style », [...] l'expression que Toulouse veut donner de ce monde. [...] Car il est bien de notre monde, quand l'événement influe sur l'œuvre [pour dire] la grandeur tragique qui est celle des hommes de notre temps.

Il est un autre domaine que la peinture de Toulouse a totalement recréé et enrichi : c'est celui de la nature-morte ; il ne s'agit plus pour lui de « situer » quelques objets, il s'agit de montrer « la nature de la Mort », son domaine, sa vérité, la pensée qu'elle crée en nous. Les natures-mortes de Toulouse intéressent l'homme entier : elles s'adressent à sa sensibilité par leurs couleurs et leurs nuances, à son intelligence par leur équilibre solide, à son âme par leur pathétisme, à sa pensée enfin par leur richesse symbolique et leur substance humaine. La nature-morte de Toulouse s'explique aussi bien et aussi mal qu'un poème : elle Est [...]

[...] La vie brutale a appris à notre génération le sérieux. Roger Toulouse est, pour la peinture, le représentant de cette génération qui tendrait volontiers à faire de l'art plus une éthique qu'une esthétique, et qui exige que cet art ait pour but la vérité humaine.

[...] Chez Roger Toulouse, tout l'être de l'artiste prend part à la création de son œuvre : il est bien évident que cette totale expression, qui veut être aussi une totale explication, passe par l'homme et par l'humain. A partir de là, l'adhésion de l'humanité à l'œuvre devient naturelle ; il ne peut plus y avoir de rupture : l'œuvre tient par toutes ses fibres à notre corps comme à notre esprit.

Sans doute cet art jeune est-il le premier pilier d'un nouveau temple ; la première manifestation d'un monde que prédit Thomas Mann : « *Toute l'existence de l'art sera changée. Il portera son avenir en lui [...]* Nous nous représentons cela avec difficulté et pourtant cela existera et cela sera le plus naturel du monde : un art sans misère, sain et moral, sans solennité, sans tristesse et plein de confiance : un art qui tutoiera l'homme. »

Par son art, lourd de présences, Roger Toulouse prépare cette époque neuve de l'humanité ; nous le suivrons.